

Nourritures¹

J'ai découvert à Naples la parenté immonde de l'amour et de la Nourriture. Ce n'est pas venu tout de suite, Naples ne se livre pas d'abord : c'est une ville qui a honte d'elle-même; elle essaie de faire croire aux étrangers qu'elle est peuplée de casinos, de villas, de palais. Je suis arrivé par mer, un matin de septembre et elle m'a accueilli de loin par des éclairs farineux; je me suis promené tout le jour dans des rues droites et larges, la Via Umberto, la Via Garibaldi et je n'ai pas su voir, sous les pommades, les plaies suspectes qu'elles portent à leurs flancs.

Vers le soir je m'étais échoué à la terrasse du café Gambinus, devant une granite que je regardais mélancoliquement fondre dans sa coupe d'émail. J'étais plutôt découragé, je n'avais attrapé au passage que de tout petits faits multicolores, des confettis. Je me demandai : « Est-ce que je suis à Naples? Naples est-ce que ça existe? » J'ai connu des villes comme ça — Milan, par exemple — de fausses villes, qui s'effritent dès qu'on y entre. Naples ce n'était peut-être qu'un nom donné à des milliers de chatolements au ras du sol, à des milliers de lueurs dans des milliers de vitres, à des milliers de passants solitaires et de bourdonnements dans les airs. J'ai tourné la tête, j'ai vu, sur ma gauche, la Via Roma qui s'ouvrait, sombre comme une aisselle. Je me suis levé et je me suis engagé entre ses hautes murailles. Encore une déception : cette ombre chaude vaguement obscène, ce n'était qu'un rideau de brouillard qu'on traversait en quinze pas. De l'autre côté, j'ai trouvé un long couloir antiseptique qui m'a baigné dans sa lumière de lait, en m'offrant la

1. Cf. 38/20.

splendeur de ses épicereries avec le jambon cru, la mortadelle et toutes les variétés de sang séché, ses réclames lumineuses et les belles guirlandes de citron que les marchands de limonade suspendent à leurs auvents. Un courant m'emporta, me fit remonter ce boulevard éblouissant; je coudoyais des hommes vêtus de toile blanche, aux dents brossées, aux yeux brillants et las. Je les regardais et je regardais, sur ma gauche, leurs nourritures, qui flamboyaient dans les vitrines; je me disais : « Voilà ce qu'ils mangent! » Ça leur allait si bien : c'étaient des nourritures propres — plus que propres : pudiques. Ce jambon cru, c'était de la mousseline; la langue écarlate, on aurait dit un velours somptueux : ces gens, qui cachaient leurs corps sous des vêtements clairs, se nourrissaient d'étoffes et de papiers peints. De verroterie aussi ; je m'arrêtai devant la pâtisserie Caffish, elle avait l'air d'une joaillerie. En général les gâteaux sont humains, ils ressemblent à des visages. Les gâteaux espagnols sont ascétiques avec des airs fanfarons; ils s'effondrent en poussière sous la dent; les gâteaux grecs sont gras comme de petites lampes à huile, quand on les presse, l'huile s'égoutte; les gâteaux allemands ont la grosse suavité d'une crème à raser, ils sont faits pour que des hommes obèses et tendres les mangent avec abandon, sans chercher leur goût, simplement pour se remplir la bouche de douceur. Mais ces gâteaux d'Italie avaient une perfection cruelle : tout petits, tout nets — à peine plus gros que des petits fours, ils rutilaient. Leurs couleurs dures et criardes ôtaient toute envie de les manger, on songeait plutôt à les poser sur des consoles, comme des porcelaines peintes. Je me dis : « Ça va! Eh bien il ne me reste plus qu'à aller au cinéma. »

C'est à ce moment que je découvris, à vingt mètres de la pâtisserie Caffish, une des innombrables plaies de cette ville vérolée, une fistule, une ruelle. Je m'approchai et la première chose que je vis, au milieu d'une rigole, ce fut encore un aliment — ou plutôt une mangeaille : une tranche de pastèque (je me rappelais encore les pastèques de Rome entrouvertes, qui avaient l'air de glaces framboise et pistache piquetées de grains de café) maculée de boue, qui bourdonnait de mouches comme une charogne et saignait sous les derniers rayons du soleil. Un enfant en guenilles s'approcha de cette viande pourrie, la prit entre ses doigts et se mit à la manger avec beaucoup de naturel. Alors il me sembla que j'apercevais ce que les marchands de la Via Roma masquaient derrière leurs orfèvreries alimentaires : la *vérité* de la nourriture.

Je pris à gauche, puis à droite, puis encore à droite : toutes

les ruelles étaient semblables. Personne ne prenait garde à moi, à peine rencontrais-je, de temps à autre, un regard vide. Les hommes ne parlaient pas, les femmes échangeaient quelques mots à de longs intervalles. Elles se tenaient par groupes de cinq ou six, serrées les unes contre les autres et leurs haillons faisaient des taches éclatantes sur les parois cendreuseuses. J'avais été frappé, dès le matin, par le teint blême des gens de Naples; à présent je ne m'en étonnais plus : ils cuisaient dans l'ombre, à l'étouffée. La chair des femmes, surtout, avait l'air bouillie sous la crasse; la ruelle avait digéré leurs joues : elles tenaient encore mais on aurait pu en détacher des lambeaux en tirant avec les doigts. Je vis avec soulagement les grosses lèvres moustachues d'une fille : celles-là du moins avaient l'air crues. Tous ces gens semblaient tournés vers eux-mêmes, ils ne rêvaient même pas : entourés eux aussi de leurs nourritures, déchets vivants, écailles, trognons, viandes obscènes, fruits ouverts et souillés, ils jouissaient avec une indolence sensuelle de leur vie organique. Des enfants rampaient entre les meubles étalant à côté des entrailles de poissons leurs derrières nus; ou bien ils se hissaient sur les marches qui accédaient aux chambres, à plat ventre, battant des bras comme s'ils nageaient, raclant contre la pierre leurs petits sexes tremblants. Je me sentis digéré à mon tour : ça commença par une envie de vomir, mais très douce et sucrée et puis elle descendait dans tout mon corps comme un drôle de chatouillement. Je regardais ces viandes, toutes ces viandes, celles qui saignaient, celles qui étaient blêmes, le bras nu d'une vieille aveugle, le chiffon rougeâtre qui restait collé à un os blanc et il me semblait qu'il y avait *quelque chose* à en faire. Mais quoi? Manger? Caresser? Vomir? Au coin d'une ruelle, une rampe d'ampoules s'alluma, éclairant une Vierge dans sa niche, une négresse, qui portait Jésus dans ses bras. « Est-ce la nuit? » Je levai la tête : au-dessus des maisons, au-dessus des linges qui pendaient comme des peaux mortes, très loin, très haut, je vis le ciel encore bleu.

Au fond d'un trou il y avait une forme dans un lit. C'était une jeune femme, une malade. Elle souffrait, elle tournait la tête vers la rue, sa gorge faisait une tache tendre au-dessus des draps. Je m'arrêtai, je la regardai longtemps, j'aurais voulu promener mes mains sur son cou maigre... Je me secouai et m'éloignai à grands pas. Mais trop tard : j'étais pris. Je ne voyais plus que de la chair, des fleurs de chair misérables, qui flottaient dans une obscurité bleue, de la chair à palper, à sucer, à manger, de la chair mouillée, trempée de sueur,

d'urine, de lait. Tout d'un coup un homme s'agenouilla près d'une petite fille et la considéra en riant; elle riait aussi, elle disait : « Papa, mon papa »; puis, relevant un peu la robe de l'enfant, l'homme mordit comme du pain ses fesses grises. Je souris : jamais aucun geste ne m'a paru si naturel, si *nécessaire*. A la même heure mes frères vêtus de blanc, dans la Via Roma, achetaient pour leur dîner des bibelots vernis... « Ça y est, pensai-je, ça y est! » Je me sentais plongé dans une énorme existence carnivore : une existence sale et rose qui se caillait sur moi : « Ça y est : je *suis* à Naples. »